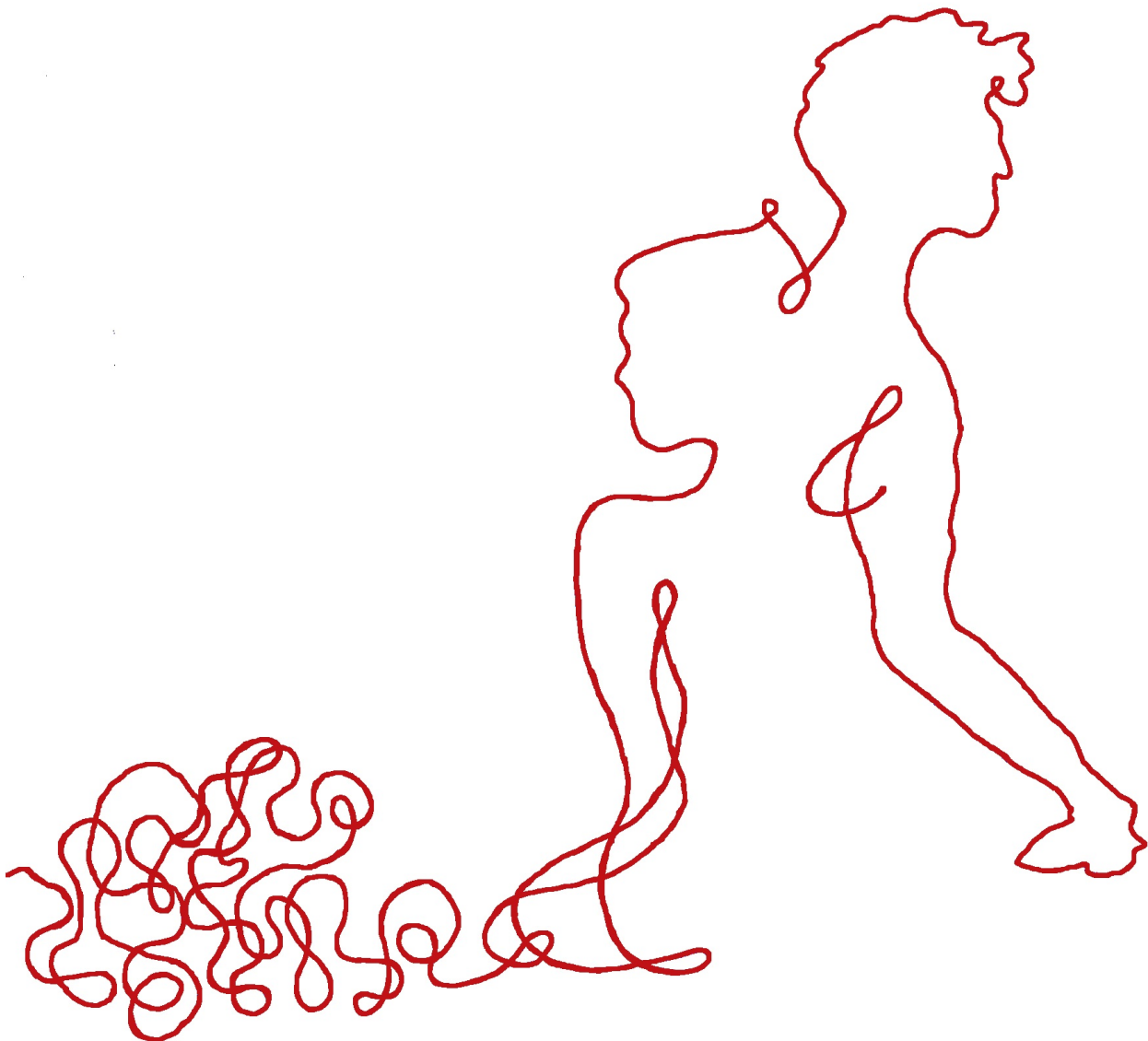


Alice MICHEL

Le fil et le rasoir



Alice Michel

Le Fil et le Rasoir

© Alice Michel, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8200-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tu valseras pour rien mon vieux
La belle que tu serres dans tes yeux
Ce n'est pas de l'amour
C'est une envie d'amour
Tu vales avec une ombre

Allain Leprest

Première partie : élément eau
Briser la glace

Vendredi, 23 h 45, Rennes

Ariane

La surface vitrée se fendille en étoile autour de son visage.

D'un coup, tout se tait. Le tumulte et les cris des secondes précédentes font place à un silence profond. En elle. Autour. Ce grondement d'orage qui lui obstruait les artères s'est aussitôt dissout. Comme si un gaz imperceptible s'était échappé entre les fissures du miroir, le génie s'échappant de la lampe. Ariane regarde son reflet, maintenant morcelé et cela lui apparaît comme une évidence. Elle s'y reconnaît enfin. Elle n'est plus cette chose plate et unique, mais un visage aux multiples facettes : un bout de pommette juxte un morceau de cou, un sourcil côtoie le menton, un éclat reflète un fragment de plafond et un autre, une dent, un de ses yeux est démultiplié, l'autre est absent. Tout cela est sans cohérence, mais dessine un portrait général, une silhouette, un être complexe et complet, un être brisé, plein de failles et de lézardes, mais solide et debout. Elle ne parvient plus à détacher son regard de ce tableau. C'est une œuvre cubiste, la représentation déstructurée et exhaustive d'un sujet dont l'artiste a voulu restituer la plus totale authenticité. Ici un côté punk, là une douceur exacerbée, ailleurs un besoin créatif viscéral, un repli instinctif, une empathie bienveillante, une colère sourde, le besoin d'être rassurée, un manque de confiance, un excès d'optimisme, une envie sexuelle, une peur de l'avenir, deux enfants qui attendent et un sentiment d'abandon qui lui englue les ailes. Elle est tout ça, toutes ces contradictions réunies dans le même paquet, comme un bouquet sauvage de fleurs disparates. Elle se voit. Comme jamais. Elle en a le souffle coupé, elle a comme un hoquet, des sanglots, mi-terreur, mi-jouissance. La poche des eaux est rompue, une main téméraire est en train de l'extirper de sa torpeur, et ça ne fait pas mal. La lumière lui brûle la rétine et l'horizon semble si vaste qu'un vertige la saisit. Celui des grands élans. Celui du dernier pas avant le vide. Avant l'aveugle. Elle se découvre un appétit féroce, une soif de vivre fulgurante, une envie de rugir. C'est une petite mort. Celle des orgasmes, quand le voile de pudeur se déchire et laisse entrevoir un morceau d'éternité. Elle a encore des spasmes violents dans le ventre, mais ce n'est plus la poussée, c'est la délivrance. Elle hoche légèrement la tête. Son reflet multiface lui offre des variations de kaléidoscope. On dirait une symphonie chromatique. Le reflet

chatoyant d'une eau plate qu'une brise de vent effleure. Et dans un des reflets, Stéphane. Qui avance. Qui l'attrape. Qui enserre son bassin et le plaque contre le sien comme s'il pouvait s'y fondre. Elle sent son torse se coller à son dos, son souffle lui caresser le cou, c'est comme s'ils ne formaient plus qu'un, n'étaient plus que cette étreinte, cette boule de désir d'une force à déplacer les montagnes.

Elle sait que ce revirement est le dernier. Les dernières défenses sont tombées, elle rend les armes, il a gagné, il a raison. Elle le sait, elle l'a toujours su. Elle l'attendait. Elle sait aussi qu'un lien plus fort que jamais les unit. Mais il y a une étape avant de pouvoir le regarder en face. Une étape capitale. Maintenant que la mue est opérée, il va falloir sortir de sa chrysalide et déplier ses ailes.

Après, seulement, elle pourra butiner.

Lundi, 8 h, Rennes

Étienne

Rigaux attend devant le portail. Il n'aime pas ça.

D'entrée de jeu, ces fermetures qui fonctionnent à télécommande avec leur petite caméra de sécurité lui filent des accès de méfiance. Leurs propriétaires ont soit, quelque chose à voler, soit, quelque chose à cacher. À côté de lui, Clément sort son portable et prend une photo. Les mômes ne savent plus rien faire sans ce truc. On dirait que c'est une extension de leur bras. C'est une génération où l'on ne pense pas, on se connecte. C'est la première fois qu'il fait équipe avec celui que tout le monde appelle « le petit nouveau ». Quand Coquerel les a appelés ce matin, tous les deux, Étienne Rigaux a eu immédiatement envie de retourner se coucher et très vite la situation a confirmé cette envie. Un type qui appelle trois fois dans la nuit pour signaler la disparition de sa nana en plein quartier bobo, ça sent la scène de ménage un peu verbeuse et la petite enquête plan-plan avec plus de paperasse que de terrain.

Le portail s'ouvre. Regard circulaire pour se faire une idée des lieux. Maison d'architecte, gravier blanc, jardin zen, avec les petits roseaux et la fontaine qui va bien, pelouse qui semble taillée aux ciseaux ; au moins, si un truc dépasse, on le verra rapidement. L'homme qui ouvre est parfaitement raccord avec le décor. Un grand type tout en longueur, chemise blanche à col Mao, pantalon en lin bleu marine, petits mocassins d'intérieur et sourire pincé de circonstance. Une poignée de main molle. Un détail qui l'énerve. Ces mecs qui tendent leur main avec condescendance, mais ne font pas l'effort du minimum d'énergie qu'il faut pour accueillir celle de la personne en face. Des héritiers du baise-main. Des seigneurs.

De fait, Monseigneur leur présente son château. Et il n'y a pas à dire, ça en jette. Harmonie des couleurs et des surfaces, sobriété des formes, simplicité de la déco, qualité des matériaux. Gris, blanc, beige, lin, corde, béton brut et acier frotté. Rigaux se dit que c'est exactement ça qu'il aimerait. Virer tout son bardas de récup' bariolé, les affaires de mômes qui encombrent le passage, les trois bons quarts des meubles, les bouquins, les bibelots, faire une vraie place au vide, avoir le loisir de poser son regard sur du rien ou de marcher dans le noir sans

risquer de heurter quoi que ce soit. Clément prend quelques photos. Il y a un grand miroir accroché au mur, brisé. Le reste semble scrupuleusement ordonné.

Le type montre la table encore dressée, assure qu'il n'a touché à rien, qu'il a juste pris son café dans un coin ce matin, en les attendant. Il est rentré hier soir, il a trouvé les lieux comme ça et sa gonzesse, envolée, injoignable.

Il y a deux assiettes. L'une vide, l'autre quasi pleine, des miettes de pain et une belle trace de sang à droite de l'assiette vide, l'empreinte d'une paume, un peu étalée, comme frottée avec une manche ou un bandage.

Bon, rien d'alarmant, intrigant tout au plus, si c'est juste pour ça que ce type a appelé toute la nuit et exigé que l'on vienne dès la première heure, va falloir le ramener sur terre. Mais il les emmène vers le couloir. Là ça devient intéressant. Du sang, du vrai, une belle giclée sur le mur et par terre, des éclats de verre, des gouttes qui dessinent un chemin jusqu'à la salle de bain, des traces de soin, spray, coton. Va falloir appeler le labo.

— Pas d'arme ? Impact de balle, couteau ?

— Je n'ai rien vu.

— Bon, on va chercher.

L'homme esquisse un tout petit sourire. Satisfait, semble-t-il, qu'on le prenne au sérieux. Rigaux le note pour lui-même. D'expérience il sait qu'on doit toujours commencer par soupçonner celui qui donne l'alerte, surtout quand il a une bonne petite tête de trop-poli-pour-être-honnête. Ça commence à lui plaire. Ça sent la bonne petite embrouille avec du fil à retordre et des trucs planqués sous le tapis. Pour un peu, il en trépignerait. Ras-le-bol des tapages entre voisins et des ex qui se foutent sur la tronche. Un bon vieux crime en gants de velours, ça, ça a de la gueule ! Et s'il pouvait coller ça sur le dos de Monsieur Propre, ça lui ferait sa semaine. Comment il s'appelle déjà ? Un petit coup d'œil à la fiche de Clément. Aaron Le Buhan. Putain, il me plaît bien celui-là !

Allez, on continue la visite. Une chambre de gosses parfaitement rangée, une salle de fitness, bon. Une chambre en bordel, armoire partiellement vidée, des tiroirs retournés, jetés sur le sol, un sac qui manque. Un grand, a précisé Aaron.

— Genre grand comment ?

— Grand, vraiment grand. Un sac de sport. J’y mettais ma tenue de gardien quand je faisais du hockey, vous savez, toutes les protections, le casque, le plastron.

— Genre qu’on peut y mettre un corps alors, non ?

Il pâlit. Il imagine sa femme coupée en morceau dans son sac de gardien, les cheveux coincés dans la glissière. Zip.

Clément prend le relais.

— Vous avez remarqué beaucoup d’affaires qui manquent ?

— Oui, pas mal de fringues, tous ses sous-vêtements, que ses effets personnels.

— Rien à vous ?

— Non, rien.

— Des objets de valeur ?

— Non.

— Rien n’a été volé, vous êtes sûr ?

— Oui.

— Elle peut être juste partie alors ?

— Et le sang ?

Clément jette un œil au couloir. C’est vrai, le sang, les tiroirs, le cadre et le miroir brisés, ça ressemble à une scène de lutte, un enlèvement.

Les trois hommes ont un moment de silence. Quelque chose de sombre semble traverser l’espace. Rigaux regarde les mines inquiètes des deux autres et a un petit sursaut de joie intérieure. Enfin un vrai os à ronger !

Aaron les emmène vers une dernière petite pièce dont la porte est fermée. La tache de sang se trouve juste en face de cette porte. Aaron ouvre en prenant soin d’enrouler sa main dans sa manche. Les giclures de sang sont présentes sur la porte à l’intérieur. C’était donc ouvert au moment de l’impact. La pièce contraste avec les autres, par sa taille et son agencement. C’est tout petit et incroyablement